

La mère Martin, chez qui le drôle était retourné prendre domicile, subissait le contrecoup des déconvenues de son Benjamin. La vieille femme n'était plus au courant de rien et son fils chéri l'envoyait promener avec mauvais humour, lorsqu'elle se hasardait à faire quelque question indiscrète au sujet de "l'affaire".

Un matin, le sinistre gamin était sorti de bonne heure, se disant :

— Il doit y avoir un moyen, cependant ! Allons voir Prosper !

Désiré remonta aussitôt vers les Batignolles.

C'était là que son frère avait établi ses pénates, depuis la catastrophe qui l'avait replongé dans la misère et rejeté dans sa vie de bohème d'autrefois, son état de fortune actuelle ne lui permettant plus de conserver le logement de l'avenue Trudaine, relativement confortable.

Prosper habitait à présent une chambre garnie, au haut d'une vaste maison de la rue des Dames, une chambre, avouons dit : maussarde eût été plus exact.

Quand Désiré s'informa de son frère, à la concierge de ladite maison, cette dernière lui répondit :

— Il n'est point rentré cette nuit.

— Hier, vous a-t-il dit où il allait ? demanda Désiré, qui ne s'attendait guère à trouver son frère chez lui.

— Il allait à son restaurant habituel.

— Bien ! pensa Désiré, il a passé la nuit à boire et à jouer, je vais le trouver dans un propre état. Enfin, n'importe !

Et Désiré, après avoir remercié la concierge de son renseignement, remonta la rue des Dames et gagna l'avenue de Clichy qu'il suivit jusqu'à la ruelle des ***. Cette ruelle sombre, étroite et mal bâtie, est assez peu fréquentée.

Au milieu, on distinguait une maison élevée de trois étages dont un marchand de vin restaurateur occupait le rez-de-chaussée. L'intérieur, sombre comme la ruelle elle-même, se composait d'une grande salle noire et enfumée, précédant une seconde salle plus petite et aérée par deux fenêtres devant lesquelles s'étendait une cour plantée de quelques arbres chétifs.

La clientèle de l'établissement se composait d'ouvriers du quartier, pour majeure partie. Quelques petits employés y venaient aussi prendre leurs repas, ainsi que bon nombre de déclassés de barrière. Ceux-là se réunissaient dans une salle à part, au sous-sol, mal éclairée et dont l'entrée s'ouvrait au fond d'un petit cabinet construit sur le terrain de la cour. Là ne pénétrait pas qui voulait.

Cette salle, en effet, après les heures des repas, devenait un simple tripot où l'on jouait clandestinement.

C'est là que Désiré fila tout de suite et sans hésiter, après avoir traversé les deux salles, honnêtes. Il frappa à une porte hermétiquement close, derrière laquelle on entendait le murmure confus de voix nombreuses. Aussitôt il se fit un grand silence.

Désiré frappa une seconde fois trois coups également espacés. Ce fut le patron qui vint ouvrir, en personne, après ce second appel.

— Ah ! ah ! c'est toi, moucheron ! s'écria le marchand de vin, qui paraissait connaître Désiré, lequel était venu sans doute plus d'une fois relancer son frère jusque dans ce bouge. Est-ce que tu viens tâter de la dame de pique ?

— Ma foi, non ! répliqua Désiré. Vous savez bien que je ne joue pas, moi. Je suis encore trop jeune. Je n'ai pas d'argent. Je viens voir Prosper. Est-il là ?

— Jo le crois bien. Il a couché ici sur une banquette. Entro.

Dans cette salle, assez grande, l'odeur du tabac et des liqueurs frotées vous prenait à la gorge.

À l'extrémité opposée à la porte, une dizaine d'individus, les traits tirés, les yeux rougis par les excès, l'insomnie et la passion dévorante du jeu, se livraient aux douceurs du "lanquenot".

Au moment où Désiré aperçut son frère, c'était lui qui tenait la banque. Le jeune bandit s'approcha silencieusement de Prosper, le regardant avec dépit et mépris.

Son aspect, en effet, était des plus pitoyables, mal vêtu de vêtements fripés, une chemise sale, le teint plombé, la voix éraillée, on voyait qu'il avait repris ses anciennes habitudes, et que Julio n'étant plus là pour le surveiller et le maintenir dans une certaine mesure, il s'abandonnait, désormais sous les incitations de la misère et de la paresse, au vice crapuleux.

Prosper se retourna, reconnut son frère et se leva vivement.

— Toi ici ! — fit-il à voix basse en l'entraînant à une autre table où il ne se trouvait personne. Est-ce qu'il y a du nouveau ?

— Non. — Nous avons à causer.

— Eh bien ! causons. Là-bas, ils jouent, ils ne s'occuperont guère de nous !

Désiré s'assit en face de son frère.

— Il faut absolument savoir ce qu'est devenue la comtesse de Noiville, — lui dit-il en regardant avec inquiétude autour de lui.

— Voilà deux ou trois mois que tu répètes le même refrain. Ce n'était pas la peine de me déranger.

— Si, car, toi, tu peux avoir ce renseignement que je n'ose demander.

— Moi ?

— Oui, toi, certainement.

(A CONTINUER.)

Commencé le 13 Décembre 1883—No. 207.

INFORMATIONS — Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit :—Un an, \$1.00; six mois, 50 cents, payable d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois. Pour la ville de Montréal, 50 cents en plus.

Aux agents : 16 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Sur réception du prix, nous expédierons tous les numéros parus depuis le 1er juillet 1880, et les files complètes (brochures) des années 1881, 1882 et 1883, aux conditions ci-haut mentionnées.

Voici maintenant le sommaire du *Feuilleton Illustré* depuis sa fondation (le 1er janvier 1880), et que nous fournirons sur demande :

PREMIÈRE ANNÉE, 1880—*Le Colporteur Bandit, La Duchesse de Nemours, Les deux Frères, Le Grand Vaincu, Le Percepteur de Marsey, Sauvé par un Violon, Souvenir d'un Juré, Conte Normand, Gauloueries homériques*. — Les premiers numéros de cette année sont épuisés, mais à l'exception des deux premiers ouvrages mentionnés, nous pouvons fournir tous les autres au complet.

DEUXIÈME ANNÉE, 1881—*Les Aventures du Capitaine Vatan, Une Dame de Pique, Un Echappé de la Bastille ou Exili l'Empoisonneur*. — Ce dernier roman se termine en 1882.

TROISIÈME ANNÉE, 1882—*Une Vengeance de Peau-Rouge, Un Echappé de la Bastille ou Exili l'Empoisonneur (suite et fin), La grande Halle, La Demoiselle du Cinquième, Le Tenancier Sanglant, La Fille de Marguerite*. — Ces deux derniers romans se terminent en 1883.

QUATRIÈME ANNÉE, 1883—*La Fille de Marguerite et Le Testament Sanglant (suite et fin), Les Drames de l'Argent, Les Meurtres de l'Héritière*. — Ces deux derniers romans se terminent en 1884.

MORNEAU & C^{ie}, ÉDITEURS,
Boîte 1986. 475 rue Craig (vis-à-vis la rue St-Gabriel.)